REMARQUES SUR LES POSSIBILITÉS DE TRADUCTION DES TERMES CULTURELS

ANDA RĂDULESCU

Abstract. This article aims at illustrating the requirements and dilemmas of the translator regarding the transposition of the cultural referents (customs, traditions, specific dishes and drinks, currencies, units of measurements and control). No matter which might be the option of the translator – direct or indirect means of translating –, he remains a mediator in communication, thus allowing the public speaking the target-language to comprehend the specific of the civilization corresponding to the source-language.

1. PRÉLIMINAIRES

1.0. Les termes culturels font partie d'une zone fortement idiomatisée, où chaque langue fait ses propres découpages, parce que, comme le remarque Mounin, ce n'est pas toujours le même monde qu'expriment des structures linguistiques ayant une forme et un sens plus ou moins rapprochés dans des langues situées en rapport de traduction. Le fait que les langues médiatisent « s univers conceptuels physiques et sociaux spécifiques constitue un facteur de diversification linguistique qui peut perturber l'(inter)communication » Codleanu 2004: 16). En plus, à l'intérieur d'une même langue il y a des différences variétales, reflétant la diversification et l'évolution de cette langue, différences qui posent de nombreux problèmes de traduction à cause de la non équivalence des termes variétaux ou de la non congruence des registres stylistiques. À l'avis des praticiens de la traduction, les écarts les plus grands dans l'acte traductif se manifestent dans la zone de spécificité où sont concentrées les structures linguistiques civilisationnelles et variétales à forte empreinte socio-culturelle. Dans ce cas particulier, la traduction ne se résume pas à une simple opération linguistique, à un transfert de structures morpho-syntaxiques d'une langue à l'autre, c'est un phénomène beaucoup plus complexe, qui suppose le remplissage de deux conditions obligatoires, « dont aucune en soi n'est suffisante: étudier la langue étrangère; étudier (systématiquement) l'ethnographie de la communauté dont cette langue est l'expression » (Mounin 1963: 236). Ces deux conditions ne doivent pas être ignorées, parce que « les mots ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles » (Nida 1963: 207).

RRL, **LII**, *3*, p. 309–323, Bucureşti, 2007

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

1.1. En ce qui suit, nous nous proposons de relever les procédés les plus courants utilisés dans la traduction des termes culturels et de commenter la solution proposée par tel traducteur. Nous précisons que notre corpus a été formé de sept romans roumains traduits en français par six traducteurs roumains et un Français. Ils ont tous oscillé entre des procédés directs de traduction (emprunt, calque) et des procédés indirects (équivalence, adaptation). En plus, lorsqu'ils sont tombés sur des zones où il y a des espaces à combler sur le plan référentiel ou de l'expression ils ont dû faire appel à l'étoffement de l'unité de traduction, à la note en bas de page ou dans le corps du texte et à la périphrase explicative. C'est particulièrement cette zone que Ladmiral (1994: 96) caractérise comme « *un résidu d'intraduisibilité dont aucun traducteur, bon ou mauvais, ne pourra triompher* ».

2. LES TERMES

Les mots qui font problème au traducteur dans le transfert du culturel, considérés comme de vraies pierres de touche dans la traduction d'un texte où abondent les éléments qui visent le spécifique d'un peuple, peuvent se regrouper dans plusieurs catégories: termes qui relèvent d'une culture matérielle différente (éléments architecturaux, pièces de vêtements, tissus, plats et boissons, monnaie, unités de mesure, etc.), d'un système socio-culturel spécifique (religion, croyances, rituels, système économique, administratif, politique, militaire, etc.) et des termes d'adresse, qui traduisent des relations particulières établies entre les membres d'une communauté. Comme certains éléments de ces catégories on déjà fait l'objet de nos analyses antérieures, nous nous arrêterons uniquement sur ceux du système socio-culturel (rituels ecclésiastiques, croyances, légendes, danses, sports) et sur quelques éléments de la vie matérielle (plats et boissons nationaux, monnaie, unités de mesure et de poids).

3. ÉLÉMENTS DU SYSTÈME SOCIO-CULTUREL

3.1. Rituels ecclésiastiques

Les paysans roumains continuent à respecter les anciennes coutumes de la commémoration des morts pour lesquels on organise des festins rituels, les fameux *praznice*[1] avec des *colaci*[2] et de la *coliva*[3]. De temps en temps, on demande au pope

[1] Le dictionnaire bilingue roumain-français donne comme équivalents du mot *praznic*: a. repas mortuaire; b. festin, ripaille, bombe; c. jour de fête, jour de repos, anniversaire d'un événement (1972: 458).

[2] *Colac* = a. gimblette (pain blanc en forme d'anneau); b. anneau, cercle, rond, ceinture; c. margelle d'un puits (1972: 125).

[3] *Colivă* = gâteau de blé et de noix que l'on distribue à la mémoire des morts (1972: 126).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

de célébrer des messes où l'on lit des *pomelnice*[4] pour les morts, de même que pour les vivants et, en bordure du chemin ou aux carrefours des routes, on dresse des *troițe*[5] pour bénir l'endroit et se souvenir de tous ceux qui sont disparus.

– *Iți̦cule, chiamă copiii din uliți la praznic!* (Z. Stancu)
– Itzicou, appelle donc les gosses de la rue au praznic. (C. Sernet)

Le traducteur français C. Sernet préfère garder le mot roumain *praznic* « festin rituel de mariage, de baptême ou de mort » (1951: 88) – pour donner un plus de couleur locale et de pittoresque, tandis que le traducteur roumain Al. Duiliu Zamfirescu se sert d'une traduction explicative, de type paraphrase:

Victoria grăbi spre ei, ca să-i poftească la praznic... (M. Sadoveanu)
Victoria se dépêcha de les convier au repas funèbre... (Al. Duiliu Zamfirescu).

Le cérémonial orthodoxe d'enterrement est inédit pour les catholiques, c'est pourquoi le traducteur utilise des procédés de la traduction faible, tels que la périphrase explicative, plus ou moins ample, pour faciliter la compréhension de ce rituel. Le même procédé est employé pour rendre l'importance et le rôle de certaines personnes dans le cadre du cérémonial:

... având la îndemână o babă cu sulurile de pânză pentru datina podurilor... (M. Sadoveanu)
... [elle] secondée par une vieille femme porteuse des pièces de toile qu'il est d'usage de dérouler à chaque arrêt sous les pas du convoi... (Al. Duiliu Zamfirescu)
După ce au stat buciumaşii, au prins a plânge şi a boci tare frumos femeile tocmite. (*id.*)
Quand ils eurent fini, les pleureuses à gages commencèrent à gémir et à se lamenter bruyamment. (*trad. id.*)

Par contre, quand il s'agit de trouver un équivalent au mot roumain *colac*, les traducteurs se servent de la traduction forte ou de l'équivalence asymétrique (Ballard 2005: 130) pour exprimer des réalités extralinguistiques différentes. Pour combler ces lacunes lexicales et gérer ce manque, le choix du traducteur oscille entre les termes *miche, gimblette, pains tressés* :

Victoria duse cu Gheorghiță frumoase daruri la biserică: colaci, colivă, undelemn şi vin. (M. Sadoveanu)
Victoria et Gheorghita avaient porté de belles offrandes à l'église; des pains tressés, du gâteau blé-et-noix, de l'huile et du vin. (Al. Duiliu Zamfirescu)
Bătrâna îi întinse nepotului un colăcel de grâu, adus din Zapadia, să fie de sufletul Eugeniei şi al tuturor morților. (I. Brad)

[4] *Pomelnic* = a. obituaire; b. litanie, kyrielle (1972: 450).
[5] *Troiță* = a. croix votive (sorte de calvaire en bordure d'une route); image sainte en triptique; b. (fig.) groupe de trois personnes qui vont ensemble (1972: 634).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

La vieille dame tendit à Veanu une gimblette faite de blé, qu'elle avait apportée de Zapadia en mémoire d'Eugenia et de tous ses morts. (I. Herdan)
– *Acu aduseşi carul încărcat cu colaci de la biserică.* (Z. Stancu)
– Vous venez à peine de rentrer de l'église avec toute une charretée de miches... (C. Sernet)

Il faut également préciser que le mot *colac* n'est pas uniquement réservé au culte des morts – dans ce cas, il s'emploie en corrélation avec le mot *colivă*. À la veille de Noël, le *colac* est offert avec des noix, des fruits ou des craquelins ronds aux chanteurs de noëls, lorsqu'ils passent de maison en maison pour fêter la naissance de Jésus Christ :

– *Dar nu dăm colaci fără colinzi!* (I. Brad)
– Mais sans noëls, point de gimblettes! (I. Herdan)

C. Sernet se sert d'un emprunt pour le mot *colivă*, tout comme la traductrice M. Ivănescu, avec une explication du mot en bas de page, opposée à la traduction-paraphrase (*gâteau blé-et-noix*) du même mot, proposée par Al. Duiliu Zamfirescu :

... *grâu de-o colivă, de-o cocoace...* (Z. Stancu)
Juste de quoi faire une coliva ou un pain un peu plus grand. (C. Sernet)

Coliva = « gâteau rituel qu'on fait en l'honneur des morts avec du blé cuit, du sucre et des noix » (Sernet 1951: 104) :

– *Şi dă-ne nouă, Doamne, cât mai multe leturghii şi colive...* (M. Preda)
– Et donne-nous, mon Dieu, des acatists et des coliva à foison... (M. Ivănescu)

La traductrice M. Ivănescu a bien saisi le sens que le vieux Moromete, le personnage principal du roman portant le même nom, donne au mot *leturghie*[6] (variante littéraire *liturghie*), c'est pourquoi elle a utilisé le mot *acatist(s)*[7], qu'elle explique en bas de page – « prières adressées à la Vierge pour lesquelles le pope reçoit une paie » (Ivănescu 1986: 173).

Même si certains saints ou fêtes religieuses existent dans les deux calendriers, orthodoxe et catholique, les dates n'en sont pas tout à fait identiques, c'est pourquoi les traducteurs doivent essayer de trouver des procédés adéquats pour servir de jalons temporels ou d'expliquer les mots qui renvoient à une réalité précise et la rendre « transparente » du point de vue informationnel pour le lecteur français :

Către sfinţii arhangheli Mihail şi Gavril, într-adevăr a făcut popas mai la vale, pe toloacă, asemenea turmă cum a prubuit nevasta. (M. Sadoveanu)
En effet, vers la fête des Saints Archanges Michel et Gabriel un troupeau tel que le décrivait la voyageuse a fait halte plus bas, sur le pré. (Al. Duiliu Zamfirescu)

[6] *Liturghie* = liturgie, messe (1972: 329).
[7] *Acatist* = prière (hymne) à la Vierge (1972: 11).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

A plecat pe la Sîmedru şi nu s-a mai întors. (*id.*)
Il est parti vers la Saint Dimitri et il n'est pas revenu. (trad. id.)

À part la date fixe de la fête des Archanges qui est toujours le 8 novembre, pour les éleveurs de moutons « le repère temporel est chargé d'autres connotations, perdues dans la traduction: en début de novembre, les troupeaux descendaient de la montagne et se dirigeaient vers la plaine, dans des endroits où ils allaient passer l'hiver. C'était aussi la période des transactions animalières » (Codleanu 2004: 63). La Saint Dimitri (Déméter) est le 26 octobre, période où les pluies d'automne commencent et le temps se gâte.

Dans d'autres situations, la réalité évoquée par un terme de la langue-source n'a pas d'hétéronyme dans la culture de la langue-cible, comme dans le cas suivant:

Căci în câşlegele ce vin am să te mărit. (M. Sadoveanu)
... parce qu'avant le carême prochain, je me suis mis en tête de te marier. (Al. Duiliu Zamfirescu)

Le dictionnaire explicatif roumain (DEX) explique le terme *câşlegi* comme étant l'intervalle entre deux périodes de maigre orthodoxes, dans lequel les croyants peuvent manger de la viande et d'autres produits d'origine animale, alors qu'en français le mot *carème* signifie le temps de pénitence consacré par les églises chrétiennes à la préparation des Pâques et s'étendant du mercredi des Cendres au jeudi saint, comme indiqué dans le Petit Larousse (PL). Le dictionnaire bilingue roumain français (1972: 119) enregistre comme équivalent de *câşlegi* le syntagme *jours gras,* sans pourtant donner des informations supplémentaires sur les périodes de restrictions alimentaires imposées par l'église orthodoxe (tous les mercredis et les vendredis de l'année, huit semaines avant les Pâques, trois semaines avant les apôtres Pierre et Paul, deux semaines avant la fête de la sainte Vierge et six semaines avant Noël). La période de *câşlegi* s'oppose ainsi à la période du jeûne (R. *post*), où il y a une interdiction stricte sur la consommation d'aliments d'origine animale.

Conformément aux croyances populaires, les chrétiens dressent des calvaires au bord de la route, à un croisement, pour protéger les voyageurs contre le diable. Pour le mot roumain *troiţă*, nous n'avons trouvé dans notre corpus que l'emprunt *la troitza*, avec une orthographe adaptée au système français. La traductrice A. Christodorescu (1978: 50) se sert de la note en bas de page pour préciser que la *troitza* est « chez les orthodoxes, une sorte de calvaire généralement dressé en bordure d'une route ».

O movilă fără iarbă, cu troiţă în vârf, străjuia trist în marginea drumului. (F. Neagu)
Un tertre dénudé, avec une troitza au sommet, veillait tristement au bord de la route. (A. Christodorescu)

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

3.2. Personnages des contes de fées et des légendes

Chaque peuple a ses contes et ses légendes qui constituent une sorte de patrimoine qu'on essaie de partager avec les autres. En général, les noms propres sont gardés comme dans l'original, mais, s'il y a des croyances, des rituels qui s'y rattachent, le traducteur a l'obligation de donner une brève information là-dessus, pour que le lecteur étranger puisse suivre :

> *Nu ştii că Dochia îşi scutură cojoacele şi după aceea le întinde la soare?* (M. Sadoveanu)
> Tu ne sais donc pas que la vieille Dokia secoue ses pelisses et puis les fait sécher au soleil? (Al. Duiliu Zamfirescu)
> *„Stupii Babei Dochia, ca să nu zic mai rău", se auzi vocea cabanierului.* (I. Brad)
> C'est la vieille Dochia qui quitte une de ses touloupes, si ce n'est pas pire, entendit-on dire... (I. Herdan)

Le traducteur Al. Duiliu Zamfirescu explique que la vieille Dochia est un « personnage légendaire portant neuf pelisses, symbolisant les neuf jours qui précèdent l'équinoxe de printemps » (1965: 130), alors que le traducteur I. Herdan, qui, de loin, opte pour une dilution de l'unité de traduction, offre des explications plus détaillées sur la légende de la vieille Dokia, dont le nom est écrit à la roumaine, *Dochia*:

> La vieille Dochia, patronne des premiers 9 ou 12 jours du mois de mars, nommés les « jours de la Vieille » ou « les Vieilles », a l'habitude de s'en aller, au printemps, dans les montagnes, avec son troupeau de brebis, revêtue de neuf touloupes blanches qu'elle quitte une par une, à mesure que le temps se réchauffe. Mais chaque fois qu'elle en quitte une, il y a dans la vallée une tombée de neige ou des giboulées accompagnées d'un froid piquant (1979: 54).

Dans certains cas le désir de préserver un élément authentique du texte-source et de créer de la couleur locale est tellement grand, que le traducteur se sert de l'emprunt sans que celui-ci soit une nécessité. En traduction forte il aurait pu utiliser un équivalent (*iele* = méchantes fées, génies malfaisants) :

> ... *mi se păru că în jurul lui s-au încins în horă ielele*. (F. Neagu)
> ... j'eus l'impression que les iele s'étaient mises à danser une ronde autour de lui. (A. Christodorescu)

La traductrice A. Christodorescu (1978: 45) explique l'emprunt *iele*, en disant que ce sont *dans le folklore roumain, [des] fées investies de pouvoirs maléfiques*.

Parfois, l'explication d'un terme est nécessaire même en roumain. Dans la variante traduite, on remarque une retopicalisation et un accent emphatique sur le mot *ştimă*:

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

– *Zâna apelor, ştimă...murmurai eu...* (F. Neagu)
– C'est la stima – la fée des eaux, murmurai-je... (A. Christodorescu).

Dans d'autres cas, la traduction forte, par équivalents, s'avère être le seul procédé possible pour rendre compréhensible en français le nom d'un personnage légendaire:

Pe Rarău a rămas stăpână Muma-Pădurii. (M. Sadoveanu)
Sur le Rarau, en ce moment, on ne trouve plus que la mauvaise fée des forêts! (Al. Duiliu Zamfirescu)

3.3. Danses roumaines (*hora*[8], *căluşul*[9], *ciuleandra*[10], *drăgaica*[11], *paparudele*[12], *capra*[13])

Un terme assez général comme la *hora*, dont le correspondant en français est la *ronde* est gardé, par la plupart des traducteurs, sous la forme d'un emprunt:

– *Hori sunt?* (M. Sadoveanu)
– On y danse la hora, le dimanche? (Al. Duiliu Zamfirescu)
– *Dumitrache, azi te duci la horă*. (Z. Stancu)
– Dumitraké, aujourd'hui tu iras à la hora. (C. Sernet)

Le traducteur français explique que la *hora* est « une danse nationale roumaine et, par extension, le lieu où l'on danse au village » (Sernet 1951: 9).

Parfois on renonce à ce terme considéré peut-être comme trop exotique en faveur d'un terme plus général, tel que *la danse*. On remarque, dans ce cas de substitution d'un terme marqué par un terme non marqué, fonctionnant comme hyperonyme, une perte stylistique dans la traduction:

... nu se mai putea bucura de hora de a doua zi. (M. Sadoveanu)
... il songeait qu'il allait manquer la danse du lendemain. (Al. Duiliu Zamfirescu)

Dans les exemples qui suivent, les traducteurs ont gardé le nom de la danse tel qu'en roumain, en imitant même les particularités de prononciation spécifiques à certaines régions de la Roumanie, avec des explications sur la façon de la danser et, éventuellement, des références à l'époque de l'année où on la danse. Nous

[8] *Horă* = a. ronde paysanne roumaine; b. (astron.) la Couronne boréale (1972: 258).
[9] *Căluş(ul)* = nom d'une danse populaire roumaine (1972: 160).
[10] *Ciuleandra* = (rég.) nom d'une danse populaire roumaine (1972: 116).
[11] *Drăgaica* = a. nom d'une fête populaire religieuse (la Saint Jean-Baptiste), célébrée le 24 juin; grande foire du 24 juin; b. nom d'une danse populaire; c. (au pl.) mauvaises fées; 4. (bot.) caille-lait jaune (1972: 189).
[12] *Paparudă* = a. jeune Bohémienne spécialement accoutrée qui, aux périodes de sécheresse, parcourait autrefois les rues, en invoquant la pluie; b. femme vêtue de façon ridicule (1972: 415).
[13] *Capra* = a. chèvre, bique; b. nom d'une danse populaire burlesque; c. chèvre (pour soutenir le bois à scier); d. chevron, ferme. e. siège (d'une voiture); f. (sport) cheval de bois; g. osselet (1972: 93).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

considérons que c'est l'unique possibilité de recourir à un emprunt, au risque de traiter la traduction d'ethnocentriste :

> *... a doua zi era duminică, era căluşul, nu puteau sta fără se se spele.* (M. Preda)
> ... le lendemain c'était dimanche, la fête du căluş, et elles devaient quand même prendre un bain. (M. Ivănescu)

Le *căluş* c'est *le nom d'une fameuse danse populaire roumaine* (Ivănescu 1986: 36) :

> *Ciuleandra? zâmbi Leahu. Cum să nu fie, boierule? Da pe la noi îi zicem Şuleandra...* (L.Rebreanu)
> La Ciuleandra? fit Leahu avec un large sourire. Mais bien sûr que oui, monsieur! Chez nous on lui dit Şuleandra... (I. Petrescu)

La traductrice I. Petrescu offre, dès le titre du roman, des indications de prononciation:

> Prononcez « Tchouléandra » – pour donner ensuite l'explication du terme danse (ronde) populaire roumaine à rythme binaire qui s'exécute en cercle, les bras des danseurs passés autour des épaules de leurs voisins ou croisés derrière le dos. La ronde tourbillonne, décrivant une ellipse, en un rythme endiablé sans cesse accéléré (1979: 6-7).

Dans certaines situations le mot roumain se révèle être polysémique: il évoque en même temps la danse et les danseuses (*paparudele*) ou bien la danse, la fête qui consacre le rituel et la fleur qui porte le même nom (*drăgaica*) :

> *În toiul secetei, au picat vara trecută vătraşii. Au umplut uliţele satului paparudele.* (Z. Stancu)
> L'année dernière, les bohémiens sont arrivés au plus dur de la sécheresse. Les venelles se sont remplies de « paparoudés ». (C. Sernet)

Le traducteur note que les *paparoudés* (n.n.: orthographe à la française du mot roumain!) sont des « jeunes filles d'habitude tziganes, qui dansent pour conjurer la sécheresse » (Sernet 1951: 104).

> *... de când începuseră în sat pregătirile pentru bâlciul de Drăgaică...* (F. Neagu)
> ... depuis qu'avaient commencé les préparatifs pour la foire de la Dragaica. (C. Manoil)

La traductrice C. Manoil mentionne en bas de page que la « Dragaica » est

> *le nom populaire de la Saint-Jean d'été (le 24 juin), fête à l'occasion de laquelle des foires sont organisées dans plusieurs régions du pays. L'ancienneté de cette fête du solstice est marquée par toutes les croyances et*

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

coutumes qui s'y rattachent; le mot dragaica, aux multiples significations, désigne aussi une mauvaise fée, une danse, de même qu'une fleur (le caille-lait jaune ou gaillet) qui fleurit à cette époque (1978: 57).

Zborul Drăgaicei e un joc al fetelor. (F. Neagu)
La Dragaica est une danse pour les jeunes filles. (C. Manoil)

Si le mot représente la nom de la plante[14], on utilise la traduction forte:
Țineau în mâini flori de drăgaică, galbene, de la care se trage şi numele sărbătorii... (F. Neagu)
Les filles [...] portaient des fleurs jaunes de caille-lait – qui ont donné leur nom à la fête. (C. Manoil)

Un cas à part est constitué par la traduction de l'une des danses rituelles les plus belles de notre pays, dansée à l'occasion des fêtes d'hiver, pour la traduction de laquelle on procède au calque d'une structure de la langue-source, doublé d'une explication ou d'un « étoffement » de la structure en question:

Urările de Anul Nou, capra şi căluţul şi toată zvoana cotlonului aceluia din munte le respinsese de cătră sine. (M.Sadoveanu)
Les voeux du Nouvel An, les masques traditionnels de la « chèvre » et du « cheval », toute la rumeur et toute la gaieté qui animaient alors ce coin perdu de montagne, elle s'en était détournée. (Al. Duiliu Zamfirescu)

3.4. Sports nationaux (*oina*[15], *bobicul*[16])

Dans le cas des sports nationaux, on utilise l'emprunt (la *oina*), le calque (*a juca bobocul = jouer au bâtonnet*) d'une structure et, parfois, même la traduction paraphrastique pour expliquer en quoi consiste le jeu:

Unii copii jucau oina alţii chinuiau o minge de cârpe jucând fotbal. (M. Preda)
Certains jouaient à la oina, d'autres torturaient un petit ballon en chiffons en jouant au foot-ball. (M. Ivănescu)

Oina c'est le *nom d'un jeu de balle roumain* (Ivănescu 1986: 289). Ajoutons aussi que ce jeu a quelque chose du baseball américain.

Eu strig la voi şi voi jucaţi bobicul... (M. Preda)

[14] Notons, en passant, qu'au moment où le traducteur, pour des raisons stylistiques a besoin de garder la rime et le rythme d'une petite poésie, il garde la forme du mot roumain, qu'il explique en bas de page: *mohor* signifie « panic ou millet des oiseaux » (1965: 35) :
Funzuliță de mohor, / Te iubesc şi te ador, / Ghiță C. Topor. (M. Sadoveanu)
Petite feuille de mohor / Moi je t'aime et je t'adore / Ghita C. Topor. (Al. Duiliu Zamfirescu).
[15] *Oina* = nom d'un jeu de balle roumain (1972: 402).
[16] *Bobic(ul)* = le mot ne figure pas dans le dictionnaire bilingue.

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

Je vous crie après et vous continuez à jouer au bâtonnet... (M. Ivănescu)

Dans notre corpus nous avons trouvé aussi l'adaptation comme procédé de traduction d'un jeu qui ressemble à la marelle:

Pe urmă mi-am adunat prietenii şi ne-am jucat... De-a ţurca ne-am jucat... (Z. Stancu)
Puis, j'ai réuni les copains et on a joué. À la marelle. (C. Sernet)

4. ÉLÉMENTS DE LA VIE MATÉRIELLE

4.1. Boissons et plats nationaux

Dans la sphère culinaire les traducteurs ont la tendance de garder le nom des plats et des boissons comme dans la langue-source, pour un plus de couleur locale.

4.1.1. Par exemple, notre fameuse *ţuica*[17] est gardée sous la forme d'un emprunt, avec les variantes graphiques *tzouica* et *tzuica*:

– *Las-o încolo de ţuică, hai încolo de-acilea!* (M. Preda)
– Laisse cette tzouica, allons-nous-en! (M. Ivănescu)
– *Aduceţi ţuica şi schimbaţi plăcile alea de patefon!* (F. Neagu)
– Apportez de la tzuica et changez-moi ces disques! (A. Christodorescu)

Remarquons que la traductrice A. Christodorescu se sert du mot *marc* (d'abricots). Nous pensons qu'elle aurait dû utiliser plutôt le mot *ratafia d'abricots*, parce que c'est une boisson à base de fruits et le nombre de degrés d'alcool est le même.

Eu tot o să trimit mâine, prin nevastă-mea, un chil de ţuică de caise... (F. Neagu)
N'empêche, je vous enverrai demain, par ma femme, un litre de marc d'abricots... (A. Christodorescu)

Quand la boisson est plus forte, le roumain se sert du mot *rachiu*[18], mot d'origine turque:

Li se dau şi ceşti cu rachiu. (Z. Stancu)
On leur donne également des bols remplis de raki. (C. Sernet)

Le traducteur français se sent obligé d'expliquer que le *raki* est une « boisson très forte faite d'alcool pur, coupé d'un peu d'eau » (Sernet 1951: 77).

[17] *Ţuică* = quetsche, eau-de-vie de prunes (1972: 645).
[18] *Rachiu* = eau-de-vie, fil en quatre, en six, (fam.) schnaps, (pop.) tord-boyaux, gnole (1972: 482).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

En matière de vins, il est évident que chaque type de vin porte le nom de la région où il est produit, donc il y aura toujours une traduction faible, réalisée par un emprunt, comme dans le cas ci-dessous:

... după ce băură un pahar de fetească regală... (I. Brad)
On but un verre de « Feteasca royale »... (I. Herdan)

4.1.2. La cuisine roumaine supporte aussi toute une série d'influences balkaniques, qu'on retrouve dans le nom des plats nationaux. Comme dans les cas précédents, on remarque la même oscillation des traducteurs entre la traduction faible et la traduction forte de ces termes, mais, de règle, c'est l'emprunt qui semble être le procédé le plus courant.

Mămăliga[19] *de mei era temeiul mâncării, cu lapte, cu brânză.* (Z. Stancu)
La mamaliga, le lait et le fromage étaient leur nourriture de base. (C. Serbrat)

Le traducteur français explique que « la mamaliga est une bouillie de farine de maïs qui tient lieu de pain au paysan roumain » (Sernet 1951: 26). D'autres traducteurs optent pour un équivalent culturel:

– Aţâţă focul şi pune ceaunul de mămăligă. (M. Sadoveanu)
– Attise le feu et prépare la marmite pour la gaude. (Al. Duiliu Zamfirescu)
Miroase a sarmale[20] *de porc şi a grăsime de berbec fript.* (Z. Stancu)
Odeur de sarmalés et de lard. (C. Sernet)

C. Sernet explique que les *sarmalés* sont des « boulettes de viande hachée enroulées dans des feuilles de chou » (1951: 76).

Quand il s'agit de traduire divers types de fromages et de produits laitiers, les traducteurs se voient obligés de faire appel à un procédé tel que l'adaptation, surtout quand il s'agit de faire connaître une réalité roumaine à un peuple où l'on enregistre plus de 400 marques de fromage :

Bacii nu ştiau numai istorisiri, ci cunoşteau taina laptelui acru[21] *şi-a brânzei de burduf*[22]. (M. Sadoveanu)
Les maîtres bergers savent non seulement conter des histoires, mais connaissent les secrets des laits fermentés et ceux des fromages à conserver. (Al. Duiliu Zamfirescu)
Laptele covăsit[23] *i s-a năclăit muierii prin păr...* (M. Preda)
Le lait caillé englua les cheveux de la femme... (M. Ivănescu)
Iar dacă nu v-ajunge, scrie, ca să vă trimit de aici [...] nouăzeci de păpuşi de brânză[24] *afumată.* (M. Sadoveanu)

[19] *Mămăligă* = a. polenta, gaude; b. (fig.) mollasson, mollasse (1972: 345).
[20] *Sarma* = boulette de viande hachée, enveloppée dans une feuille de vigne ou de chou (1972: 522).
[21] *Lapte acru* = lait caillé (1972: 318).
[22] *Brânză de burduf* = structure non enregistrée par le dictionnaire bilingue.
[23] *Lapte covăsit* = sorte de lait caillé (1972: 143).
[24] *Păpuşi de brânză* = bouts de frommage.

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

Et si ça ne vous suffit pas, écris-moi pour que je t'envoie le reste [...] quatre-vingt-dix pièces de fromageon fumé. (Al. Duiliu Zamfirescu)

Parfois on a affaire à une surtraduction, comme dans l'exemple ci-dessous, où Al. Duiliu Zamfirescu propose comme équivalent du mot roumain *pită*[25] le mot *pain bis*; or la *pita* en roumain n'indique nullement qu'il s'agit de « pain noir »:

Veni iar către el cu pita proaspată.... (M. Sadoveanu)
Elle retourna donc auprès de lui avec du pain bis, tout chaud... (Al. Duiliu Zamfirescu)

Chez le même traducteur on remarque aussi un certain manque de rigueur dans la traduction d'un même terme. Ainsi, il utilise le mot *friture* comme équivalent du mot roumain *topitură*[26] et, une dizaine de pages plus loin, ce mot est rendu en français par *lard fondu*:

Ca să-şi plătească lipsuri viitoare, înghiţea felie după felie şi întingea în topitură bucăţi mari de mămăligă pe care le captuşea apoi cu brânză. (M. Sadoveanu)
Pour se dédommager à l'avance des jeûnes éventuels, il avalait une tranche après l'autre et trempait dans la friture de grands morceaux de gaude qu'il bourrait ensuite de fromage. (Al. Duiliu Zamfirescu)
... gospodarii stau la vetrele lor şi pregătesc mămăliga şi topitura. (M. Sadoveanu)
... les fermiers sont assis au coin du feu à préparer la gaude et le lard fondu. (Al. Duiliu Zamfirescu).

4.2. Argent et unités de mesure (*pogon*[27]*, crighel*[28]*, găvan*[29]*, cinzeacă*[30]*, oca*[31]*; leu*[32]*, icuşar*[33]*, galben*[34]*, băncuţă*[35]*, carboavă*[36]*, para*[37])

Les unités de mesure constituent aussi des éléments du spécifique national d'un peuple. Elles font preuve des influences historiques qu'il a subies dans différents moments de son histoire.

[25] *Pită* = (rég.) pain (1972: 438).
[26] *Topitură* = le mot ne figure pas dans le dictionnaire bilingue.
[27] *Pogon* = arpent (1972: 448).
[28] *Crighel* = le mot n'est pas enregistré dans le dictionnaire bilingue.
[29] *Găvan* = a. creux, cavité; b. orbite (de l'oeil); c. écuelle, plat de bois; d. louche (1972: 237).
[30] *Cinzeacă* = demi-canon (d'eau-de-vie), quart de setier (1972: 113).
[31] *Oca* = ancienne mesure de poids (valant entre 1,260 et 1,290 kg) ou de capacité (valant entre 1,288 et 1,520 l), 1972: 398.
[32] *Leu* = unité monétaire de la R. S. Roumaine (1972: 324).
[33] *Icuşar/icosar* = (vieilli) monnaie turque (d'argent ou d'or); collier fait de ces monnaies (1972: 261).
[34] *Galben* = pièce d'or; (pop.) jaunet, ducat (1972: 234).
[35] *Băncuţă* = (vieilli) monnaie de 50 centimes en argent (1972: 65).
[36] *Carboavă* = (vieilli) ancien rouble d'argent (1972: 94).
[37] *Para* = para (ancienne monnaie turque); monnaie de cinq centimes; centime; liard; (au pl.) argent, fortune (1972: 415).

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

4.2.1. Ainsi, par exemple, les noms de monnaie en circulation sur le territoire roumain rappellent l'origine latine (*leu*), turque (*icuşar*), russe (*corboavă*) ou germanique (*băncuţă*) de celles-ci :

– *Şase mii de lei ? Adică două mii de lei pe lună ?* (M. Preda)
– Six mille lei ? C'est-à-dire deux mille lei par mois ? (M. Ivănescu)

La traductrice M. Ivănescu n'en donne aucune explication, estimant que la monnaie nationale roumaine est bien connue par les francophones.

Surorile mele nu poartă şir de icuşari de aur... (Z. Stancu)
Mes soeurs ne portent pas d'ikoushari en or pur... (C. Sernet)
Conciul bunicii, bătut în galbeni. (*id.*)
... le hennin avait de grosses pièces d'or... (*trad. id*)

Dans les exemples suivants, le traducteur opte soit pour la conversion de la monnaie (adaptation: *băncuţă = 50 centimes, leu de argint = pièce de 5 lei*), afin que le lecteur étranger puisse se rendre compte de la valeur d'une monnaie qui ne circule plus depuis longtemps en Roumanie, soit pour un équivalent plus général (*parale = argent*):

Popa se bucura numai când i se arunca în căldăruşă o băncuţă ori un leu de argint. Arendaşul îi arunca o carboavă. (Z. Stancu)
Le pope n'est content que lorsqu'on jette dans le petit seau une pièce de 50 centimes ou une pièce de 5 lei. Aux yeux du pope, le fermier est le meilleur chrétien du monde. (C. Sernet)
Aveau şi parale strânse într-un cofăiel cu cenuşă. (M. Sadoveanu)
Ils possédaient aussi de l'argent, au fond d'une cruche en bois, sous la cendre. (Al. Duiliu Zamfirescu)

4.2.2. Pour ce qui est des unités de mesure du volume, du poids, de la surface, etc., on constate une tendance marquée des traducteurs pour la traduction forte, le procédé favori étant l'adaptation:

... ca să-ţi dau de-un crighel de bere. (M. Sadoveanu)
... que je vous offre un cruchon de bière. (Al. Duiliu Zamfirescu)
– *Dă-ne un găvan de mălai.* (Z. Stancu)
– Donne-nous une mesure de farine. (C. Sernet)
Dacă beau o cinzeacă adorm înainte de-a număra până la opt. (F. Neagu)
Suffit d'un demi-canon pour que je m'endorme avant d'avoir compté jusqu'à huit. (C. Manoil)

Notons encore la neutralisation du terme marqué dans la variante du traducteur français, où il utilise des structures dimensionnelles (*grands verres*) ou à valeur superlative, réalisées par la répétition de l'unité de quantité (*des kilos et des kilos*):

Ciocnesc cinzecile şi le dau pe gât. (Z. Stancu)

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

Ils trinquent et les hommes avalent d'un trait les grands verres d'eau de vie. (C. Sernet)
... popa îți cere pentru slujbe, afară de bani, ocale cu miere. (Z. Stancu)
... il réclame en plus de l'argent, des kilos et des kilos de miel. (C. Sernet)

Il faut préciser que la traduction faible, réalisée par l'emprunt d'un terme autochtone, n'est pourtant pas exclue:

... era flăcău cu mulți frați şi nu-i venea decât un pogon de pământ. (M. Preda)
... il était un jeune homme pauvre, avec toute une ribambelle de frères et de soeurs et il ne lui revenait qu'un pogon de terre. (M. Ivănescu)

La traductrice M. Ivănescu précise que le *pogon* est une « unité de mesure agraire valant environ la moitié d'un hectare » (1986: 52).

Il est un peu surprenant de voir que la traductrice a gardé le mot roumain dans la variante traduite en dépit du fait qu'en français il y a le correspondant direct du mot *pogon,* qui est *arpent.* Nous croyons qu'elle a voulu ajouter un peu de couleur locale au texte traduit et donner un plus d'authenticité à sa traduction.

5. CONCLUSIONS

Les langues naturelles sont l'émanation d'une communauté linguistique et en même temps le reflet d'une civilisation bien déterminée dans l'espace et dans le temps. En tant que telles, elles comportent inévitablement des termes spécifiques à leur civilisation, qui ne se retrouvent pas ailleurs. C'est la tâche du traducteur de trouver les moyens adéquats pour suggérer ou évoquer une réalité constituée par des éléments propres à une culture donnée. Devant ce défi, le traducteur doit faire son choix: soit de garder le mot de la langue-source et de l'expliquer éventuellement en bas de page, soit de trouver une expression appropriée pour évoquer la même réalité dans la langue-cible. Sa traduction oscille entre deux pôles: celui de la traduction faible, réalisée par les emprunts ou les calques d'expression et de structure et celui de la traduction forte, réalisée par des équivalents culturels et par des adaptations. L'acclimatation d'un emprunt est d'habitude doublée d'une note explicative, dont le résultat est une sorte de texte hybride où le signifiant étranger est préservé, étant accompagné d'une paraphrase définitionnelle du terme d'origine. La traduction des référents culturels illustre assez bien les exigences et les dilemmes du traducteur qui ne peut jamais tout intégrer, mais qui est conscient de la nécessité de préserver l'identité, l'étrangéité et le sens d'une structure culturellement marquée. Quelle que soit l'option du traducteur pour l'un des procédés directs ou indirects de traduction, il s'avère être un vrai médiateur de communication, offrant ainsi la possibilité aux usagers de la langue-cible d'accéder à la civilisation de la langue-source.

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Ballard, M., 2005, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », in *La traduction, contact de langues et de cultures (1),* Arras, Artois Presses Université, 125–148.
Codleanu, M., 2004, *Implications socio-culturelles dans l'acte traductif: L'adaptation,* Constanța, Ovidius University Press.
Drăghicescu, J., 1999, « Le préconstruit culturel et la reconstruction du sens dans l'opération traduisante », in *Etudes de traductologie,* Timişoara, Mirton, 51–59.
Kammoun, R., 2003, « Traduire la sexualité en arabe », in *Traduire la langue, traduire la culture,* Tunis, Sud Editions, 123–136.
Ladmiral, J.-L., 1994, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
Ladmiral, J.-L., 1998, « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes,* 11, *Traduire la culture*, Paris, Presse de la Nouvelle Sorbonne.
Mounin, G., 1955, *Les belles infidèles,* Paris, Cahiers du Sud.
Mounin, G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard.
Mounin, G., 1972, « Traduction », in : A. Martinet, 375–379.
Nida, E. A., 1963, « Linguistics and ethnology » , in : G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard.

DICTIONNAIRES

Balmuş, E., A. Georgescu-Fuerea, Y. Kahane, 1972, *Dicţionar român-francez* (ediția a II-a), Bucureşti, Editura Ştiinţifică.
Chireanu, A., G. Rădulescu, (eds), 1972, *Mic dicţionar enciclopedic,* Bucureşti, Editura Enciclopedică Română.
Dicţionarul explicativ al limbii române (DEX), 1975, Bucureşti, Editura Academiei.
Le petit Larousse (PL), 1993, *Dictionnaire encyclopédique en couleurs*, Paris, Librairie Larousse

SOURCE DES EXEMPLES

Brad, I., 1978, *Raiul răspopiţilor,* Bucureşti, Editura Eminescu; *Le paradis des défroqués*, traduction française par Ion Brad, *Revue Roumaine* 7, 8, 1979.
Neagu, F., 1968, *Cantonul părăsit,* Bucureşti, Editura pentru Literatură; *Le canton abandonné*, traduction française par Anca Christodorescu, *Revue Roumaine*, 8, 1978; *Drăgaica* / La « Dragaica », traduction française par Cezarina Manoil, *Revue Roumaine,* 8, 1978.
Preda, M., 1977 (ediția a V-a), *Moromeţii* (vol. I), Bucureşti, Editura Cartea Românească ; *Les Moromete*, traduction française par Maria Ivănescu, Bucarest, Minerva, 1986.
Rebreanu, L., 1967, *Ciuleandra,* Bucureşti, Editura pentru Literatură; *Ciuleandra*, traduction française par Ilinca Petrescu, *Revue Roumaine,* 9, 1979.
Sadoveanu, M., 1971, *Baltagul*, Bucureşti, Editura Minerva; *Le hachereau*, traduction française par Al. Duiliu Zamfirescu, Collection UNESCO d'auteurs contemporains, Paris, Editions Mondiales, 1965.
Stancu, Z., 1987 (ediția a 16-a), *Desculț,* Bucureşti, Cartea Românească de azi; *Les nu-pieds*, traduction française par Claude Sernet, Les éditeurs français réunis, 1951.

BDD-A280 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:56:21 UTC)